

La société

L'origine de la société est sujette au débat : l'homme est naturellement sociable selon les uns, insociable selon d'autres. Ensuite, on peut s'interroger sur ce qui permet de maintenir la solidarité sociale, sur le ciment du lien social. Se pose finalement le problème du lien entre la société et l'individu, qui en est à la fois le créateur et une source de danger.

I/ L'origine de la société

A/ La naturalité du social

1/ Le contractualisme de Rousseau

D'un côté, on peut penser qu'il est naturel pour l'homme de constituer une société. Aristote considère en effet l'homme comme un « **animal politique** » : sa sociabilité est naturelle car il ressent le besoin de s'intégrer à une communauté.

« L'homme est naturellement un animal politique. »

La Politique, Aristote, IV^e siècle avant J.C.

Dans *La Politique*, Aristote aborde ainsi le problème de la genèse de la cité. Il pose la **thèse de la naturalité du lien politique** : « Il est nécessaire que s'unissent les êtres qui ne peuvent exister l'un sans l'autre ». Les hommes formeraient des sociétés car ils ont **naturellement besoin d'autrui**.

Aristote donne deux exemples de rapports naturels : l'association de l'homme et de la femme en vue de procréer, et le rapport entre celui qui commande et celui qui est commandé.

En fait, pour **Aristote**, la société est le **résultat d'un processus naturel d'expansion de la famille**. Il existe en effet plusieurs stades dans la socialisation :

- **Premier stade : la famille**, qui vise la procréation et la vie quotidienne.
- **Deuxième stade : le village** (une communauté formée de plusieurs familles) qui est gouverné par un chef et qui procède d'une sorte d'extension du lien familial.
- **Troisième stade : la cité ou polis** (une communauté achevée formée de plusieurs villages), dont le bien visé n'est pas seulement de vivre mais de bien vivre.

Cette thèse naturaliste était déjà présente chez son maître **Platon** : par le mythe de Prométhée (*Protagoras*), il montre en effet que le sens politique est naturel et également distribué parmi les hommes.

L'homme évoluerait donc naturellement de la communauté (famille ou village) à la société. Il faut toutefois distinguer les deux notions :

- **La communauté** correspond à une forme d'organisation plus traditionnelle, dans laquelle l'individu est encadré par la famille ou la corporation. Les membres d'une communauté partagent un mode de vie commun, une même vision du monde.
- **La société** rassemble des individus obéissant aux mêmes règles, sans pour autant partager un mode de vie ni des objectifs communs. Elle repose sur un pacte ou une convention volontairement formée par ses membres afin de poursuivre leurs objectifs individuels.

2/ Le contractualisme de Hobbes

Aristote explique ce qu'est le but naturel de la société : le bonheur, c'est-à-dire le Souverain Bien.

Il existe une **différence capitale entre la simple association (comme la famille) et la société**. En effet, toute communauté est constituée en vue d'un bien, un but qu'elle se propose d'atteindre collectivement (procréer et vivre pour la famille). Mais, dans le cas de la société, **ce but commun est d'atteindre le bonheur**.

B/ La construction artificielle de la société

1/ Le contractualisme de Rousseau

La thèse d'une société « naturelle » n'est pas toujours partagée. En effet, selon les partisans du contractualisme, la formation ne serait que le résultat d'un artifice, qui est le **contrat social**.

Le contractualisme est un courant de philosophie politique selon lequel l'origine de la société et de l'État est un contrat entre les hommes, par lequel ceux-ci acceptent une limitation de leur liberté en échange de lois garantissant la perpétuation du corps social.

Rousseau est l'un des représentants du contractualisme. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), il s'élève contre l'idée d'un homme qui serait naturellement sociable.

Il imagine un « **état de nature** » où l'homme vivait solitaire, indépendant, sans nul besoin ni désir de s'associer. Il errait « sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire [ry] se suffisant à lui-même ».

Selon Rousseau, l'apparition de la propriété ensuite fait naître l'injustice et l'égoïsme, et l'homme naturel a été peu à peu perverti. La société telle qu'on la connaît a alors été instituée par un « **contrat social** » dont le but était de limiter l'individualisme pour rétablir un homme vertueux. Par ce pacte, chacun s'engageait à ignorer ses intérêts individuels et à se soumettre à la **volonté générale** (*Du Contrat social*, 1762).

Selon Rousseau, la construction de la société est donc artificielle, car l'homme n'éprouve pas de besoin naturel de s'associer.

« La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille. »

Le Contrat social, Rousseau, 1762

2/ Le contractualisme de Hobbes

De même, Hobbes affirme que la société a été construite artificiellement.

Cependant, il va encore plus loin : l'homme à l'état de nature n'était indifférent à l'égard d'autrui et indépendant, il était réellement « un loup pour l'homme ». L'état de nature était un état de **guerre de tous contre tous** car les individus avaient des libertés infinies.

Les hommes ont alors décidé la **création d'un État**, d'une autorité nommée le **Léviathan**. Ils lui déléguaient une part de leurs libertés initiales en échange de leur sécurité (*Léviathan*, 1651). **Selon Hobbes, l'homme naturel était donc anti-social et il n'a constitué une société que par obligation, afin de préserver sa survie.**

C/ L'insociable sociabilité

L'homme est donc sociable pour certains, mais insociable selon les autres. Il n'existe pas de réponse à ce débat car l'homme est un peu de chaque.

Kant évoque ainsi le concept d'« **insociable sociabilité** ». Il se pose la question suivante : comment faire pour que la société existe alors que les hommes sont profondément individualistes ?

Dans son opuscule *Idée d'une histoire universelle* (1787), Kant explique que l'homme possède une **tendance naturelle à entrer en société mais aussi à se singulariser**. Ces tendances ne sont pas opposées. En fait, l'origine du rapprochement des hommes est précisément leur antagonisme, pour deux raisons principales :

- **L'insociabilité est facteur de culture** : elle nous pousse à réveiller nos talents en germe afin de se singulariser et de briller, et donc entraîne le passage de la nature à la culture.
- **L'insociabilité est facteur d'association** : l'homme s'associe aux autres afin de poursuivre son intérêt personnel et de satisfaire sa cupidité.

L'insociabilité est donc le moteur de la société. Kant évoque un exemple illustratif, celui des **bergers d'Arcadie**. Il se demande à quoi ressemblerait la société si nous étions comme les bergers d'Arcadie, c'est-à-dire vivant en paix sans passions mauvaises. Ce serait un cauchemar selon Kant, car de tels êtres ressemblent à leurs moutons : ils n'ont aucune envie de se singulariser et donc ne développent pas leurs talents. **L'insociabilité est bien facteur de culture et de société.**

II/ Le ciment du lien social

A/ Une culture commune

Pour fonder une solidité solide et durable, il lui faut un ciment. Pour certains, il peut s'agir d'une culture commune.

En effet, toute société est unie par des rites, des valeurs, un langage spécifique, etc. Par exemple, la France est unie par une culture commune qu'on inculque à l'école : des valeurs (« Liberté, égalité, fraternité »), une langue, une littérature, etc. De même, la société aristocrate a longtemps été unie par un vocabulaire spécifique, des rituels, des conventions, des valeurs propres, etc.

Le sociologue **Durkheim** explique en effet qu'une société doit obligatoirement avoir un **socle de valeurs communes**. Dans le cas inverse, on obtient l'état d'**anomie** (absence de valeurs communes, de morale collective) qui correspond à une individualisation exagérée.

L'anomie est l'état d'une société caractérisée par une désintégration des normes, une absence de valeurs communes.

Pour Durkheim, c'est **l'État républicain** qui doit veiller à assurer la présence de ce socle de valeurs communes. Il préconise alors des **actions volontaires** pour combattre le danger de l'anomie :

- **Mettre en place un système de valeurs vaste et rigoureux** : la morale républicaine (afin de remplacer l'ancienne morale religieuse, qui a perdu sa fonction sociale).
- **Créer des institutions publiques** telles que l'État et l'école républicaine (afin de remplacer les institutions traditionnelles de la socialisation comme la famille ou l'Église).
- **Créer, en plus de l'État, des institutions intermédiaires** telles que les corporations professionnelles.

B/ Les échanges

1/ Les échanges marchands

Si les échanges économiques (troc et monnaie) ont surtout pour fonction de satisfaire les besoins des hommes, ils entraînent ainsi la création du lien social.

Cela correspond à la **théorie aristotélicienne du besoin** : des familles ont besoin l'une de l'autre et constituent donc petit à petit la cité.

Pour **Aristote**, c'est en effet une des grandes différences entre la famille et la société. Au sein de la famille, la solidarité est naturelle. Au sein de la société, elle est issue du fait que les hommes ne peuvent pas subvenir seuls à leurs besoins : ils doivent échanger (« Il est nécessaire que s'unissent les êtres qui ne peuvent exister l'un sans l'autre »). **Les échanges économiques sont à la base du passage de la famille à la société.**

Cette conception des échanges marchands comme créateur de solidarité et de paix est surtout défendue par les libéraux, comme **Adam Smith ou Montesquieu**. Montesquieu parle ainsi du « **doux commerce** » selon l'idée que les libres échanges commerciaux vont pacifier les relations entre États.

« L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes : si l'une a intérêt d'acheter, l'autre à intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur les besoins mutuels. »

De l'Esprit des lois, Montesquieu, 1748

2/ Le don

Au-delà de l'échange marchand, il semble que ce soit le don qui serve de ciment au lien social.

C'est ce que l'anthropologue **Marcel Mauss**, neveu et disciple de Durkheim, défend dans son *Essai sur le don* (1923-24).

Il explique que la cohésion sociale repose sur une triple obligation : **donner, recevoir, rendre**. Le don n'est pas altruiste, il sert à la **création d'un réseau d'obligations**.

Le phénomène du don est un « fait social total » : on n'échange pas simplement des biens et des services, mais aussi des structures familiales (des femmes), des rituels, des structures religieuses ou politiques.

Marcel Mauss étudie ainsi le phénomène du **Potlach** (échange rituel) parmi les Indiens d'Amérique du Nord. Le chef de tribu fait des dons à sa tribu dans le but d'asseoir son autorité, puis il y a une circulation car ceux qui ont reçu doivent à leur tour donner. **Le circuit de l'échange s'engage, selon l'obligation de donner, recevoir et rendre : ce phénomène existe dans toutes les sociétés selon Mauss.**

C/ La division du travail et la solidarité

Enfin, le ciment de la société peut se trouver dans la division du travail, qui est créatrice de solidarité. En effet, la société est caractérisée par une interdépendance entre ses membres : leurs activités sont différentes et complémentaires.

C'est la thèse de Durkheim dans *De la division du travail social* (1893). Il explique que la division du travail n'a pas du tout pour fonction de permettre le progrès économique. **La vraie fonction de la division du travail est d'intégrer le corps social.** Elle produit de la solidarité, en faisant de chaque individu un échangeur mais surtout en créant entre les hommes un **système de droits et de devoirs qui les lie les uns aux autres de façon durable** : la division du travail crée la société.

Sans la division du travail, on obtient l'état d'**anomie** (absence de valeurs communes, de morale collective).

Selon Durkheim, il y a **2 modèles de solidarité** :

- **La solidarité mécanique** (celle des sociétés à faible division du travail comme les sociétés primitives) : il y a une ressemblance très forte entre les individus, la conscience sociale est une conscience commune.
- **La solidarité organique** (celle des sociétés à forte division du travail) : la solidarité résulte de la différenciation des individus, dont les rôles sont distincts et complémentaires, et la division du travail tient la place qu'occupait autrefois la conscience commune.

III/ La société et l'individu

A/ L'individu transformé par la société

1/ Un individu profondément marqué

L'individu est profondément marqué par la culture de la société dans laquelle il vit. Cette thèse est notamment développée par des sociologues comme Durkheim et surtout par Marx et ses héritiers tels que Bourdieu.

Pour, **Marx** le système de pensée de chacun est conditionné par ses « **conditions matérielles d'existence** » et en particulier sa classe sociale. Les « infrastructures » (la classe sociale, le lieu de vie, etc.) déterminent les « superstructures » (la religion, l'appartenance politique, la philosophie, l'art, etc.). **L'individu n'est que le produit de la société à laquelle il appartient.**

« Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. »

Critique de l'économie politique, Marx, 1859

De même, pour Durkheim, la société détermine en permanence l'individu. Pour le prouver, il s'intéresse au **suicide** (*Le Suicide*, 1897). Cet acte apparaît généralement comme un phénomène personnel et intime, relevant de la psychologie. Cependant, Durkheim mène des études statistiques et prouve qu'il varie selon des critères sociaux, et notamment le degré d'intégration sociale. Le suicide est donc un fait social à part entière.

En prouvant qu'il y a une détermination sociale du suicide, Durkheim montre que la société détermine la vie entière de l'individu.

2/ L'humanisation par la société

En fait, il semble que l'homme soit transformé par la société car elle est le lieu de son humanisation. La société est le lieu de la culture, or l'humanité est précisément la faculté de se situer dans la culture et non dans la nature. En fait, dire que l'homme est un « animal social » signifierait surtout qu'il **réalise sa nature en société.**

Même **Rousseau**, pour qui l'homme naturel n'était pas social, explique que la solitude ne lui permettait pas réellement de se réaliser. En effet, l'homme à l'état de nature était un « animal stupide et borné » : **c'est grâce à la socialisation qu'il a pu développer ses capacités (raison, moralité, etc.).**

B/ Holisme et individualisme

Il existe deux conceptions principales de la société, que sont le holisme et la conception individualiste.

- **La conception individualiste** fait de la société le résultat d'une association d'individus, qui sont comme des « atomes » individuels formant un tout. Cette conception est dominante au XVIIIe siècle avec les théories du contrat social.
- Au contraire, **le holisme** (*holo* signifie « le tout » en grec) tend à considérer que les faits sociaux (normes, exigences, etc.) préexistent aux individus et s'imposent à eux. Cette vision est adoptée par la sociologie contemporaine, comme le montre le travail de Durkheim.

En particulier, l'anthropologue **Louis Dumont** a développé une réflexion sur la société moderne à partir d'une analyse de la société traditionnelle indienne (*Homo hierarchicus*, 1966). De cette étude ressort l'opposition de **deux idéologies de la société** :

- **Les sociétés indiennes sont holistes** : la totalité sociale est supérieure à ses parties, l'individu humain est une entité de peu d'importance, voire négligeable. À cette idéologie correspond **une société hiérarchique**, avec le système des castes : ce qui compte ce sont les castes auxquelles les individus appartiennent et non les individus eux-mêmes.
- **Les sociétés occidentales sont individualistes** : l'individu est valorisé, il a une valeur en lui-même indépendamment de son appartenance à tout groupe social. Il n'est pas défini par sa relation aux autres.

En fait, ces deux visions de la société montrent son paradoxe principal : elle est à la fois un tout et une somme d'individus.

C/ Une tension interne à la société

La société est à la fois un tout et une somme d'individus. En conséquence, elle est caractérisée par une forte tension interne résultant du besoin d'individualisation. Kant le montrait déjà en évoquant l'insociable sociabilité : tout individu a à la fois tendance à sociabiliser et à s'individualiser.

Le philosophe allemand **Georg Simmel** en donne une illustration par le phénomène de **la mode** (opuscule de 1895). Il explique qu'elle est le prototype même d'une forme sociale : elle est extrêmement caractéristique de ce qu'est le lien social dans les sociétés occidentales modernes. Elle manifesterait en effet un des paradoxes typiques de la vie sociale moderne, qui est la **tension entre le besoin de s'individualiser et le besoin de cohésion, d'appartenance au groupe.**

Cette tension interne à la société est même source de danger. Tocqueville, dans *De la démocratie en Amérique* (1835) explique en effet que l'**individualisation** est l'un des trois dangers qui menacent la société moderne. En effet, l'homme aurait une tendance à se replier sur la sphère domestique ou privée, mettant alors la socialisation en grave péril.

Si tous les individus abandonnent la société, celle-ci s'effondre. On peut le voir par l'exemple du vote : on est généralement libre de ne pas voter, mais cela comporte un danger important pour la démocratie. C'est pourquoi dans certains pays, comme le Brésil ou l'Australie, l'abstention peut donner lieu à une amende.

On peut donc voir que la société se fonde sur la tension entre le besoin d'individualisation et le besoin d'association, qui sont internes à chaque individu.